**Zeitschrift:** Schweizer Soldat : Monatszeitschrift für Armee und Kader mit FHD-Zeitung

**Herausgeber:** Verlagsgenossenschaft Schweizer Soldat

**Band:** 9 (1933-1934)

**Heft:** 13

**Artikel:** Fin de manœuvres

**Autor:** Thomi, W.

**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-708944

**Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 15.09.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

une dépêche chiffrée; elles peuvent aider à traduire les parties chiffrées et par conséquent à trouver la clef; avec le dernier système étudié, ce danger n'est pas à craindre. Il faut avoir soin, si on chiffre seulement des parties de la dépêche, de chiffrer des phrases entières, mais jamais des mots isolés.

Quand on a chiffré une dépêche, il est de bonne précaution, avant de l'expédier, de la déchiffrer ou de la faire déchiffrer, afin de s'assurer qu'on n'a pas commis d'erreurs.

Les brouillons qui ont servi aux opérations de chiffrement doivent toujours être brûlés; la traduction littérale de ces dépêches ne doit jamais figurer dans un document destiné à être publié. Ces précautions ont pour but de ne fournir à l'ennemi, qui aurait intercepté une dépêche chiffrée, aucun indice pouvant, par rapprochement de textes ou correspondance de signes, le mettre sur la voie de la découverte du procédé de cryptographie employé et même de la clef. (Fin.)

## Fin de manœuvres

D'une voix éraillée par la laryngite, le lieutenant hurlait des ordres que personne n'entendait. Les genoux crottés, une molletière à demi déroulée, les jumelles brinbalant sur sa poitrine où les boutons de cuivre luisaient comme des pissenlits, il courait devant les groupes éparpillés qui le suivaient dans un tintamarre infernal de gamelles, de baïonnettes et de crosses entre-choquées. Poussé par une ardeur que les approches de midi rendaient incompréhensible, la première section de la III/8 avait maintenant dépassé dangereusement la ligne de front d'au moins trois cent mètres. Ce zèle excessif s'expliquait pourtant. A cinquante pas devant elle, caché derrière les arbres d'un verger qui tendaient en riant leurs bras chargés de pommes mûres, un hameau soulevait au-dessus des frondaisons ses toits rouges d'où — c'est Bavolet, vannier ambulant au civil, qui l'avait vu le premier — montaient vers le ciel, gonflé comme une voile bleue, de paisibles fumées blanches.

A cette vue, quelque chose avait craqué dans l'âme trop tendue des soldats et, comme ils arrivaient sous les arbres, ils sentirent qu'il était vain d'aller plus loin. D'ailleurs, furieux comme un Robinson dérangé dans son île, un arbitre était apparu sur le seuil d'une maison. Sa bouche ouverte avait fait un trou dans son visage rouge:

« Lieutenant! ... »

Le jeune officier courait, collait sa main au casque, et, les lèvres sèches, s'annonçait en bredouillant pendant qu'une harde de poules, le cou tendu déguerpissaient à toutes pattes. La conversation fut brève et quand le lieutenant revint, il était aussi rouge que le gros major qui se retirait à petits furibonds.

La subdivision avait déjà *compris* et, prévenant avec intelligence les ordres probables, s'était débarrassée des sacs qui gisaient dans l'herbe comme un troupeau paissant de bêtes à croupetons.

— « La section .... anéantie par un feu meurtrier .... attend ici jusqu'à .... »

C'était la supposition du major arbitre que le lieutenant exposait ainsi à ses hommes, sans divulguer pourtant les appréciations qu'avaient obtenues ses initiatives tactiques. Mais déjà on n'écoutait plus. Et, à ce moment, Bavolet, l'oreille tournée vers le lointain, la face extasiée, annonça qu'il entendait une sonnerie de trompettes. En écho, il répéta un taratata fallacieux. Tous avaient aussi .... *entendu* .... quelque chose. Alors, tout en ne s'éloignant pas trop des sacs et des faisceaux de fusils, après que le chef de section eut accordé un repos déjà pris à moitié, on décida que la fin des manœuvres avait sonné.

*

Le hameau paraissait désert. Seule, au bord de la route, une fontaine racontait avec ennui une histoire interminable, et des ombres bleues se blotissaient derrière les murs et sous les arbres. C'était midi, l'heure charmante entre toutes au service militaire.

Le verger n'était plus qu'un grouillement et qu'un éclat de rire. Dans un coin, le lieutenant parlait avec abandon à ses sous-officiers qui mouraient d'envie de se jeter à plat ventre dans l'herbe moelleuse. Mais l'heure de la détente n'était pas encore venue.

En un tournemain, les soldats avaient déballé leurs sacs. Le couteau, ouvert au poing, au risque de s'éborgner à chaque bouchée, ils s'étaient mis à manger en coupant au niveau des lèvres d'épaisses rouelles dans des saucissons que le jeune chef considérait avec mélancolie.

Une demi-heure plus tard, la tête appuyée au tronc des pommiers, la plupart des soldats fumaient, d'autres dormaient, leurs touchantes figures de petits hommes fatigués criblées de taches claires par le soleil qui filtrait au travers des feuillages. Quelques hommes avaient été tout de suite happés par les portes ouvertes des maisons, qui ne reparaîtraient qu'au dernier moment, impertubables et souriants. Ses chaussures à la main, un malchanceux s'en revenait cahin-caha de la fontaine où il avait baigné ses orteils bleuis et tuméfiés.

Lorsque la petite armée fut au trois quarts assoupie, le lieutenant s'assit à son tour, déboutonna sa tunique et ôta son casque qui libéra un tourbillon de boucles enfantines. Il tira de sa sabretache un reste de chocolat qu'il fourra tout entier dans sa bouche. C'était midi partout.

Quelque part — où cela pouvait-il bien être? — un dernier coup de fusil fit un trou dans le cristal de l'air.

*

Alors, au milieu du silence fragile, s'éleva le vagissement d'un marmot dans une maison. D'abord, ce fut un geignement léger. Puis le cri devint une sorte de hululement coupé d'arrêts prolongés pendant lesquels le nourrisson reprenait sans doute haleine. Après ces moments d'accalmie, la clameur recommençait avec plus de vigueur, ressemblant tantôt aux modulations enamourées d'un matou, tantôt à des glapissements aigus.

Déjà, quelques dormeurs avaient soulevé une paupière lourde de sommeil et maugréaient.

— « Ben, mon vieux, il a du souffle, le môme! » fit une voix qui bâillait.

Et comme les aboiements du moutard continuaient avec une force renouvelée, Mordau, qui était employé chez Foetisch, se mit sur son séant et exprima l'ire qui le soulevait:

— « Change de disque, nom d'une pipe! » Mais loin d'obtempérer, le gosse poussa de tels hurlements que l'appointé sanitaire Tscheppen, de l'Armée du Salut, se sentit appelé .... à se mêler de quelque chose. Il s'approcha d'une fenêtre, regarda en collant son œil contre la vitre et fit un signe pour appeler ses camarades.

Lié au châlit par des courroies, un bébé de huit à dix mois gigotait désespérément en montrant son petit derrière nu. La chambre était dans un désordre répugnant: des vêtements d'homme et de femme traînaient dans tous les coins comme des cocons abandonnés, et des ustensiles de cuisine fraternisaient avec d'humbles objets de toilette.

Le petit homme, quand il vit tous ces visages bru-

nis, cessa un instant ses vocalises pour sucer gloutonnement son poing sale. Puis, de nouveau, sa peau se violaça, sa bouche se tordit, ses joues refluèrent sur ses yeux et il poussa une vociférations qui émut jusqu'aux entrailles le bon sanitaire et quelques jeunes pères de famille. On alla chercher le lieutenant qui scrutait justement les horizons pour y découvrir la silhouette de quelque « ennemi » à gros galons dont l'absence commençait de l'inquiéter. Il vint avec une lenteur calculée et énonça gravement deux ou trois aphorismes pleins de bon sens et de cœur sur l'indignité de certains parents. Il y eut quelques grognements approbatifs et quelques ricanements de célibataires.

Le petit hurlait de plus belle. Bientôt toute la section se trouva réunie sous la fenêtre.

*

Il y a des gens de cœur qui ne se sentent audacieux que devant une galerie et Tscheppen, le sanitaire, fit .... quelque chose. Il brisa un carreau, tourna l'espagnolette, enjamba la tablette de la fenêtre et, louvoyant entre les écueils, respirant à petites lampées à cause d'une aigre odeur d'humanité qui flottait dans la pièce, il s'approcha du marmot tout barbouillé de larmes et de bave, et le délia.

Puis il le prit, le tendit au dehors, sortit à son tour de l'antre nauséabond, aspira l'air avec volupté et se mit à pouponner l'enfant qui s'était tu.

Les plaisanteries crépitaient et les rires fusaient. Un loustic faisait sucer au bébé une pastille retrouvée du fond d'une poche parmi des débris de tabac et un autre lavait doucement ses joues vernissées avec un grand mouchoir rouge. Tous les soldats faisaient cercle autour de l'évangélique sanitaire, sur la tête duquel personne ne se fût étonné de voir se poser doucement une belle gloire dorée bien découpée en rond.

Tout était candeur et bonté dans ce petit verger quand, soudain, un rugissement fit sursauter les guerriers tous à la fois. En se retournant, l'ami des enfants, pétrifié par l'apparition d'une rustique méduse qui écumait, faillit laisser choir son doux fardeau.

.... La femme se précipite sur lui, lui arrache l'enfant qui se remet à hurler et elle invective les cinquante bonnes têtes qui écoutent, sidérées, la lippe pendante et les sourcils en circonflexe sur des yeux comme des O.

Quand elle a bien craché toutes ses injures, elle voit l'officier .... Aussitôt sa colère se rallume et, devant ses hommes qui sont bien un peu contents en leur pardedans de voir le lieutenant en prendre pour son grade, elle dirige sur lui, sans reprendre souffle, une mitraille d'insultes à le laisser pantois.

— .... « et puisque ça ne se passera pas comme ça! Je me plaindrai au colonel .... je .... »

Décidément l'affaire se gâte, et il y a un carreau cassé suivi d'une violation de domicile. Impossible d'imposer silence à cette mégère. Le lieutenant regarde son bracelet-montre à plusieurs reprises: il voudrait bien s'en aller. Et voilà encore que Bavolet se glisse à ses côtés:

— « Mon yeutenant, y en a *un* qui s'amène là-bas! »

C'est vrai: un cavalier galope à travers champs. L'officier se demande si c'est .... le même arbitre. Il ragrafe son col, remet son casque et, énergique et décidé, il commande: « Aux habits! » Puis, se retournant vers la clabaudeuse, il lui décoche à son tour une kyrielle de gros mots que la section écoute avec ravissement. Bavolet murmure à son tour:

« Il a du cran! »

Même Tscheppen, lui qui dit « charrette » seulement quand il est bien en colère, comprend. Et, sans qu'on sache comment, voilà qu'un long bravo s'élève au milieu des soldats et s'achève en huée pour la femme. Enfin le lieutenant tire cent sous de son gousset, les lui tend:

— « C'est pour la vitre brisée! » Et il rejoint ses hommes qui le regardent venir avec un intérêt nouveau.

Là-bas, le cavalier s'approche. Bavolet s'esclaffe: « Ce n'est qu'un troubade! » L'estafette remet un ordre que le lieutenant lit et rend après l'avoir signé.

*

.... A présent, la section en colonnes de marche déambule sur la route qui conduit tout droit au cantonnement. Jules, qui est le doux époux d'une femme à poigne, lève de temps en temps son nez d'où tombe toutes les minutes une goutte de sueur et il voit devant lui, la sympathique silhouette de son lieutenant; alors goguenard, il confie à son voisin:

— « C'est un bon type, mais quand il sera marié, i'saura passer quelque chose à sa femme! »

Et, derrière la colonne, il y a de la poussière soulevée qui retombe avec lenteur et ternit les longues haies trouées d'ombre. *W. Thomi.*

## Petites nouvelles

On se souvient que le regretté coolnel Sarasin, cdt. du 1er corps, n'avait pu assister aux J.S.S.O. retenu qu'il était par la douloureuse maladie qui devait l'emporter peu après; mais il avait pensé quand même aux sous-officiers et leur avait écrit les lignes que voici et qui sont, venant de la part d'un tel chef, d'une inestimable valeur:

« Le rôle du sous-officier est tout particulièrement important dans notre armée, et je lui ai de tout temps — alors que j'étais jeune lieutenant déjà — voué mon attention. Les sous-officiers, non seulement sont des auxiliaires précieux pour l'instruction de la troupe, mais ils représentent, du point de vue moral et national, des éléments d'ordre et de discipline, des donneurs d'exemple.

« C'est à tort qu'on a pu parfois être enclin à se plaindre d'eux. J'ai toujours dit à mes officiers: « Vous avez les sous-officiers que vous méritez. » Et c'est vrai. Il faut donner à ces soldats d'élite toujours plus de confiance. L'idéal n'est pas toujours atteint, mais c'est sur eux, pour une large part, que repose le moral de l'armée. Dans la grande famille militaire, ils sont les frères aînés. Ils conseillent, ils guident, ils entraînent.

« Dans les temps que nous avons, les sous-officiers ont une tâche peut-être plus difficile à accomplir; mais, parce qu'ils sont dans le rang, près des soldats, ils peuvent justement l'accomplir avec efficacité.

« La preuve la meilleure nous en est donnée par la Société fédérale de sous-officiers, qui s'est acquis, grâce à l'effort de ses dirigeants, une autorité considérable. J'ai pour l'œuvre d'un Mœckli — il s'agit du secrétaire central — et celle du Schaffhousois Weisshaupt, la plus haute estime. A l'armée et au civil, tout le pays leur doit beaucoup. Qu'on n'oublie pas que c'est aux sous-officiers qu'est due l'instruction préparatoire de notre jeunesse. Qu'on n'oublie pas qu'à plus d'une reprise ils ont su prendre une attitude courageuse, à laquelle toute la population s'est vite ralliée: grâce à eux on n'a pas vu un Grimm, condamné d'hier, s'asseoir à la présidence du Conseil national.

« Allez! on peut compter sur de tels citoyens: ils sont le dévouement incarné. Pas de gloriole chez eux: ils servent à leur rang avec autant de dignité que de modestie, et l'esprit qui les anime fait d'eux des mainteneurs du patriotisme parmi toutes les couches de notre peuple. »

## Verbandsnachrichten

### Der Kantonalverband aarg. Uof.-Vereine

wickelte am 18. Februar 1934 seine vom Unteroffiziersverein Lenzburg wohlvorbereitete XXIII. Delegiertenversammlung ab. Die acht Sektionen, die einen Gesamtmitgliederbestand von 642 Kameraden (im Vorjahre 646) aufweisen, waren durch 36 Delegierte und 21 Gäste vertreten. Die Versammlung, die unter der sachkundigen Leitung des Kantonalpräsidenten Wachtmeister Ernst Stesel, Brugg, in raschem Zug vor sich ging,